

UNE FEMME  
EN CONTRE-JOUR

## *Du même auteur*

*Une longue impatience*, Notabilia, 2018 (J'ai lu, 2019)  
*Un été à quatre mains*, HD ateliers Henry Dougier, 2017  
*Vermeer, entre deux songes*, Invenit, 2017  
*De vives voix*, Le Temps qu'il fait, 2016  
*L'ombre de nos nuits*, Notabilia, 2016 (J'ai lu, 2017)  
*Le dernier gardien d'Ellis Island*, Notabilia, 2014 (J'ai lu, 2016)  
*Noces de neige*, éditions Autrement, 2013 (J'ai lu, 2014)  
*Nos vies désaccordées*, éditions Autrement, 2012 (J'ai lu, 2013)  
*Les heures silencieuses*, éditions Autrement, 2011 (J'ai lu, 2012)

## *Sur l'auteur*

Venue à l'écriture par la poésie, Gaëlle Josse publie son premier roman, *Les heures silencieuses*, en 2011 aux éditions Autrement, suivi de *Nos vies désaccordées* en 2012 et de *Noces de neige* en 2013. Ces trois titres ont remporté plusieurs récompenses, dont le prix Alain-Fournier et le prix national de l'Audio lecture en 2013 pour *Nos vies désaccordées*. Ils sont étudiés dans de nombreux lycées. *Le dernier gardien d'Ellis Island* a été un grand succès et a remporté, entre autres récompenses, le prix de Littérature de l'Union européenne. *Une longue impatience* a remporté le Prix du public du Salon de Genève, le prix Simenon et le prix Exbrayat. Plusieurs de ses romans ont été traduits.

Gaëlle Josse est diplômée en droit, en journalisme et en psychologie clinique. Après quelques années passées en Nouvelle-Calédonie, elle travaille à Paris et vit en région parisienne.

*Une femme en contre-jour* est son quatrième roman publié par Notabilia.

Gaëlle Josse

UNE FEMME  
EN CONTRE-JOUR

**NOTAB/LIA**

This is a work of fiction. Names, characters, businesses, places, events, locales, and incidents are either the products of the author's imagination or used in a fictitious manner. Any resemblance to actual persons, living or dead, or actual events is purely coincidental and is not approved by The Estate of Vivian Maier, the Maloof Collection, or Howard Greenberg Gallery.

© Les éditions Noir sur Blanc, 2019

© Visuel: Paprika

ISBN: 978-2-88250-568-2

*À ceux qui ne « sont » rien*



*«L'effacement soit ma façon de resplendir.»*

Philippe JACCOTTET,  
*Que la fin nous illumine*



*Un banc au bord du lac*



*Chicago, Rogers Park, décembre 2008*

Sous le ciel blanc de ces derniers jours de décembre, les goélands argentés et les canards cisailent l'air en piaillant au-dessus du lac Michigan gelé. Une femme âgée, très âgée, les suit du regard. Elle est sortie malgré le froid, malgré la neige qui enserme la ville dans son emprise depuis de longues semaines. Elle est venue s'asseoir, comme chaque jour, sur ce banc, son banc, face au lac. Pas trop longtemps, impossible de rester immobile par un tel froid. Ses pensées sont emmêlées, agitées comme le vol des oiseaux au-dessus du lac gelé qui cherchent des eaux encore libres de glace. Ce lac, comme une mer. On ne voit pas l'autre rive. Et si c'était la mer ? Peut-être le souvenir de quelques bateaux lui revient-il fugitivement en mémoire. Mais comment savoir, car tout vacille.

La scène ressemble à une photo qu'elle aurait pu prendre. Composition parfaite. Le banc, avec ces

deux arbres nus, de chaque côté, au garde-à-vous, figés dans l'engourdissement de l'hiver. Les lignes de fuite du lac en arrière-plan. Et cette vieille femme sur ce banc, dans son manteau informe, avec ses chaussures au cuir râpé, ce chapeau de feutre abîmé par trop de pluies, trop de saisons. À côté d'elle, une boîte de conserve, ouverte. La scène semble avoir été créée pour elle, en noir et blanc.

Cette photo-là, elle ne la prendra pas. Elle n'en prend plus depuis longtemps. Où sont-ils, que sont-ils devenus, d'ailleurs, tous ces clichés pris chaque jour pendant ces dizaines d'années, par milliers, par dizaines de milliers ? Elle n'en a pas vu beaucoup. Tout dort dans des boîtes, des cartons, des valises, au fond d'un garde-meuble qu'elle ne peut plus payer depuis des années, dont elle a oublié l'adresse. Tout a-t-il été jeté, vendu ? C'est sans importance, maintenant. C'est le passé. Un temps d'avant dont quelques fragments épars surnagent peut-être dans l'océan enténébré d'une mémoire oscillante, fugitivement embrasés, par instants, comme sous le faisceau d'un phare à éclats. Ses doigts raides, engourdis, ne presseront plus jamais le déclencheur, ses yeux fatigués ne feront plus la mise au point, il ne chercheront plus le cadrage, la composition, l'éclairage, le sujet, le détail, l'instant parfait qu'il faut saisir avant qu'il ne disparaisse.

Elle est lasse, transie, malgré cette envie qu'elle garde intacte d'être dehors, toujours, et d'aller devant elle. Plus de cinquante ans qu'elle vit ici. Avant, ce fut New York. Bien avant. Le froid, l'hiver, la neige, la glace, les ciels blancs, et les étés brûlants, dans leur éternel retour.

Elle se lève, il est temps de rentrer. Son petit appartement de Rogers Park l'attend, à quelques minutes d'ici, dans cette banlieue au nord de la ville; il n'est guère chauffé, mais ce sera plus confortable. Elle mettra à bouillir un peu d'eau, pour un thé, ou un café, elle étendra les mains au-dessus de la casserole pour les réchauffer.

Elle regarde encore le ballet des oiseaux gris sur le lac, lève les yeux vers la lumière blanche et glacée. Pas de soleil aujourd'hui. Jour blanc. Le froid entrave sa respiration, comme si des glaçons s'insinuaient dans ses poumons à chaque inspiration. Ses yeux glissent du lac aux arbres nus, aux équipements habituels, le parcours de santé et ses agrès, les jeux d'enfants aux couleurs vives, les tables de pique-nique avec leurs bancs en bois arrimés au sol. Il n'y a pas d'enfants aujourd'hui. Peut-être lui viennent-ils parfois en mémoire, tous ceux qu'elle a photographiés, au hasard des rues, des pays, et ceux qu'elle a élevés.

Elle s'éloigne de quelques pas. Elle regarde toujours le lac, comme s'il lui fallait encore déchiffrer quelque chose dans cette étendue glacée. Elle n'a pas vu la plaque de verglas sous ses pieds. Elle glisse. Sa tête heurte le sol. Absence. Où suis-je ? Puis une sirène d'ambulance transperce l'air, des bras solides la déposent sur le brancard, on prononce des paroles rassurantes qu'elle n'entend pas. Ça va aller, madame, ça va aller, on s'occupe de vous. Elle reprend conscience. Se débat, s'agite, proteste. Elle veut qu'on la laisse rentrer chez elle, rien de cassé, je vous dis.

Du regard elle cherche de l'aide. Cet homme corpulent, là, à quelques pas, aux mains et aux poignets recouverts de tatouages, aux interminables moustaches de mandarin, cet homme qu'elle croise chaque jour, avec qui elle bavarde, de tout, de rien, du temps qu'il fait et du prix du gaz, elle l'appelle, le supplie du regard. Aidez-moi, je vous en prie, aidez-moi, ne les laissez pas m'emmener. Je veux rentrer chez moi. En vain. Il la regarde, écarte les mains, impuissant. Il ne sait même pas son nom. Il ne la reverra pas.

La femme qu'on emmène dans un hurlement de sirène s'appelle Vivian Maier, elle aura quatre-vingt-trois ans le 1<sup>er</sup> février. Personne, ici, ne sait qui elle

est. Une silhouette familière du quartier, une de celles qui semblent faire partie d'un lieu, comme un élément du décor, et un jour elles ne sont plus là. On se fait la remarque, on s'interroge un instant, et on oublie. Une vieille dame solitaire qui perd un peu la tête par moments. Qui se montre encore drôle, parfois, et sacrément têtue.

Les seuls qui pourraient en dire quelque chose, ce sont John, Matthew et Lane Gensburg, les trois frères que cette femme âgée a élevés pendant dix-sept ans. Aujourd'hui, ce sont eux qui paient son loyer ; ils lui ont trouvé ce logement lorsqu'ils l'ont découverte, quelques années plus tôt, dans l'indigence absolue, dans la détresse. Oui, leur ancienne nurse faisait les poubelles.

À sa sortie de l'hôpital, ils l'installeront dans une maison de repos pour qu'elle guérisse sans avoir à se soucier de rien. La chute, le choc à la tête, les médecins ont prévenu, vous savez, à cet âge-là, on ne peut rien dire. Nous ferons tout ce que nous pourrons. Pendant quatre mois, Vivian va errer, entre conscience et inconscience, dans cet état cotonneux, assourdi, où se dénoue doucement l'écheveau d'une vie et qui préfigure le grand sommeil. Puis ce 26 avril 2009. Elle ne verra pas ce printemps, cette reverdie qui s'épanouit derrière

les fenêtres. La photo se brouille, devient floue. Illisible. C'est fini.

En ces tout derniers jours d'avril, ou ces premiers de mai, par ces jours clairs et encore frais, on pourrait les voir, les trois frères, plus tout jeunes maintenant, se rendre au bois des Ravines, pas loin d'ici, ce petit bois resté en friche. La végétation a repris, elle s'étend chaque jour davantage; finis, les grands froids, on va vers la vie. Sous le tapis de feuilles mortes, les fleurs s'insinuent, les bourgeons se déplient, un vert encore pâle habille les branches nues. Ils ont là des souvenirs heureux. C'est ici que leur nurse aimait les emmener jouer, enfants. Cueillir des fraises sauvages. Ils ne savent pas qu'elle les a filmés, un jour, dans ce bois, lors de l'une de ces excursions. Dans ce film aux images qui tressautent, ils ont tous l'air heureux, du bonheur de ces jours où la vie s'écoule avec simplicité, de ces jours où l'on ne demande rien de plus.

Sur le lieu même de ces souvenirs, ils sont venus disperser les cendres de leur ancienne gouvernante. Ils parlent peu. Puis ils rentrent. Les jours suivants, dans le *Chicago Tribune*, ils font publier l'avis d'obsèques qu'ils ont rédigé ensemble, une touchante déclaration où ils esquissent en quelques lignes un portrait de celle qui vient de disparaître,

et disent ce qu'elle fut pour eux. Une seconde mère. Fin de l'histoire.

\*\*\*\*\*

Puis c'est au tour du destin d'entrer en scène, sans violons, sans cuivres ni cymbales, sans la fureur de la tempête ni le souffle du blizzard, mais silencieux et tapi derrière un écran d'ordinateur. Quelques jours plus tard, un jeune agent immobilier, John Maloof, s'installe à son bureau et saisit sur Google le nom de Vivian Maier. Comme on lance les dés, en espérant un numéro vainqueur, sans vraiment y croire. C'est le nom qu'il vient de trouver, par hasard, le seul, une fine trace au crayon sur une enveloppe, parmi tout le fatras de photos, planches-contacts, pellicules non développées, négatifs et papiers entassés dans les cartons qu'il a acquis dans une vente aux enchères, deux ans plus tôt, en 2007, pour quatre cents dollars.

Quelle déception, cet achat ! Il n'y trouve pas ce qu'il cherche, des photos, de vieilles cartes postales de Portage Park pour illustrer le livre qu'il projette d'écrire sur ce quartier cosmopolite et excentré de Chicago. À ses heures perdues, et peut-être en a-t-il beaucoup en ces années de récession immobilière, John Maloof préside une petite association d'histoire locale et s'est lancé dans ce projet. Les photos

acquises ne lui serviront à rien. Dépité, il referme les cartons. Quatre cents dollars de perdus.

De temps à autre, pourtant, il rouvre une boîte, étale par terre quelques-uns des clichés, s'assied au milieu. Une ronde en noir et blanc. À l'infini. Une mer de visages. Certaines photos l'intriguent. Le hantent, peut-être. Tant de visages, d'instant de vie, d'inconnus qui semblent proches. Une bouleversante humanité y circule, et aussi une absolue maîtrise de la prise de vue. Le plus novice, le moins connaisseur des regards ne peut qu'être saisi par la densité, la force, l'unité de l'ensemble. Par cet œil posé sur la vie, sur toutes ces histoires qui se dévoilent en un cliché, histoires urbaines, dans le mouvement, dans la matière compacte de la ville. Le terrible, le tendre, le drôle, l'insolite. Le vrai. Le presque rien qui révèle un destin.

Et ce visage de femme, toujours le même, qui apparaît dans d'innombrables et étranges autoporraits. Parfois, c'est seulement son ombre, son œil, son chapeau, ou bien il faut la chercher, comme dans un jeu de piste, dans un angle inattendu de l'image, ou bien son visage se multiplie à l'infini dans des miroirs. Le modelé des pommettes, les cheveux courts retenus par une barrette qui dégage le front, les lèvres bien dessinées, les paupières un peu tombantes. Un visage comme un leitmotiv,

avec ce regard grave, attentif, saisi et morcelé dans les miroirs d'un appartement ou d'une boutique, dans les vitrines, dans un rétroviseur, un enjoliveur de roue, un bouton de porte. Un regard posé, concentré, qui jamais ne donne l'impression d'être aux aguets, de traquer quoi que ce soit. Et cette silhouette solide, plantée, austère, asexuée malgré les chemisiers à fleurettes. Jamais un sourire, une coquetterie, un bijou, rien qu'une extrême attention à ce qui se joue dans le champ de l'image.

Il n'y connaît rien, John Maloof, en photo, de son propre aveu. Ignare, il le revendique. Intuitif, sans aucun doute. Comment se faire une idée de tout ce qu'il y a dans ce vrac? Aucune indication sur l'auteur de ce travail. Aucune. Cette femme, peut-être? Comment savoir? Il a questionné la salle des ventes. On lui a répondu, vaguement, que ces affaires appartiennent à une vieille femme malade et sans argent qui ne veut pas être dérangée. Passez votre chemin.

Ce jeune homme d'affaires de vingt-cinq ans à l'allure étudiante, avec ces trop grandes lunettes qui dévorent son visage étroit, veut savoir ce qu'il a dans les mains. C'est un garçon de son temps. C'est par Internet que les premières réponses vont lui parvenir. Il questionne les réseaux sociaux pour avoir un avis, se faire une opinion sur la possible

valeur de ces photos. Au fil des mois, il poste quelque deux cents clichés sur Flickr, accompagnés de questions naïves, maladroitement. Quelqu'un peut-il me dire si ce travail est réellement intéressant ou si c'est quelque chose d'assez courant ? Dès les premiers envois, les réactions sont immédiates. Éloquentes. Enthousiastes.

De toute évidence, ces clichés sont exceptionnels et font l'unanimité. On lui propose d'en acheter, merci du partage, on veut en savoir plus, de qui s'agit-il, peut-on rencontrer cet artiste, y a-t-il des expositions prévues ? Maloof va même céder quelques clichés sur eBay, il veut récupérer sa mise. Mais il finit par comprendre qu'il tient quelque chose de rare. De probablement unique. Un internaute, professeur d'art, attire son attention sur ce travail d'exception. Mais comment s'y retrouver dans ces milliers de photos, ces milliers de pellicules, ces milliers de planches-contacts, tous ces films ? Et rien, rien de rien, pas le moindre indice pour savoir d'où ça vient, qui en est l'auteur. Qu'en faire ? Comment s'y prendre ?

En compulsant, une fois de plus, cette accumulation de papiers, il finit par découvrir un nom, à peine lisible, sur une enveloppe. La première trace. Sa pierre de Rosette. Vivian Maier. Rien d'autre. Nous sommes aux premiers jours de mai 2009.

Coup d'œil distrait sur l'écran. Il redoute déjà la réponse. Le néant.

Peut-on imaginer l'accélération cardiaque qui dut être la sienne lorsque, ce jour-là, une réponse s'affiche ? Une seule. C'est l'avis d'obsèques rédigé par les frères Gensburg, relayé sur le site du *Chicago Tribune*. Une Vivian Maier vient de s'éteindre quelques jours plus tôt. La piste s'arrête donc là, alors ? De qui s'agit-il ? Une nurse ! Une bonne d'enfants ! Il doit s'agir d'une invraisemblable coïncidence. Une fausse piste. Erreur, homonymie. Quel lien possible ? Qui est-elle ? La mère, l'épouse, la sœur, la fille, une amie, ou un simple nom un jour noté sur cette enveloppe pour une anodine, une obscure raison ? Ou la photographe elle-même ?

La notice nécrologique fait allusion à une activité photographique, mais tout cela est bien improbable, il devait s'agir d'autre chose, un innocent passe-temps, quelques banales photos de famille enjolivées par la mémoire et l'affection. John Maloof n'a rien à perdre. Il note le nom des auteurs du faire-part. Trouve leur numéro de téléphone. Appelle. Bonjour, je suis en possession de quelque cent mille clichés pris par une certaine Vivian Maier. Je crois que vous la connaissiez. Peut-on se rencontrer ?

Il va leur exposer sa découverte, chercher à comprendre. Stupeur. Sidération. De toute évidence,

Vivian Maier est bien l'auteur de toutes ces photos. Les trois frères se souviennent. Elle ne se séparait jamais de son appareil, elle photographiait comme elle respirait, comme si sa vie en dépendait. Une sorte de troisième œil, ou de bouclier. Ou les deux à la fois. Ils en ont vu quelques-unes, oui, des photos de famille, d'anniversaires, de menus événements, des choses comme ça, qu'elle leur avait parfois montrées, ou offertes, mais rien de plus. De bonnes photos, assurément. Mais de là à la dire photographe de génie... Aucune idée de ce qu'elle pouvait faire par ailleurs. Elle était si secrète, vous savez. Un peu bizarre, aussi. Pas un caractère facile. Un peu dérangée, aussi, ces dernières années. Mais nous l'aimions vraiment.

John Maloof tient une certitude: il a découvert, *inventé*, selon l'expression consacrée, un trésor. Début de l'histoire. John Maloof va en effet *inventer* Viviane Maier. La *révéler*, au sens photographique du terme. Naissance et résurrection d'une artiste de génie. Naissance d'une énigme.

Il se rend compte qu'il est le dépositaire, le propriétaire de quelque chose d'exceptionnel. Le destin lui offre un conte de fées, une belle histoire, une vraie *story* qu'il va s'attacher à écrire et à transformer en *success story*. Il ne ménagera ni son temps, ni son énergie, ni son argent pour faire émerger,

connaître et reconnaître l'œuvre de Vivian Maier. Quel frémissement, quelle excitation à faire surgir toutes ces photos exceptionnelles, jamais vues, pas même par leur propre auteur ! L'entreprise est titanique, il faut trier, classer ces milliers de vues, ces négatifs, examiner les planches-contacts, développer toutes ces pellicules. Il faut sélectionner les photos, choisir les formats d'agrandissement, veiller à leur qualité, faire encadrer les meilleures.

Entre-temps, intuition ou précaution, John a acheté tout ce qu'il a pu trouver dans le garde-meuble, il a aussi retrouvé les autres acquéreurs de la vente aux enchères de 2007 et a racheté leurs lots. En 2010, un certain Jeffrey Goldstein retrouvera lui aussi l'un de ces acheteurs et récupérera seize mille négatifs, mille tirages, mille cinq cents diapos en couleurs, deux cent vingt-cinq bobines de pellicule et trente films de seize millimètres. Il refusera quant à lui de les céder à John Maloof qui, à son grand regret, ne pourra disposer de l'intégralité du fonds. Dès la seconde naissance de Vivian Maier, Goldstein cherchera à exploiter l'œuvre de son côté, avec un site Internet, un film et des albums.

Le Lazare de John Maloof s'appelle Vivian Maier, mais c'est à un mur qu'il va se heurter dans son entreprise de résurrection. Nous voilà loin de l'enthousiasme spontané des internautes, des *wow!* des *amazing!* des *thanks for sharing!*

des *awesome* ! Les grands musées new-yorkais, le MoMA, les galeries d'art, la Tate Modern de Londres et tout le milieu de la photo lui refusent leur concours. Indifférence. Ni prise de risque ni curiosité. À cela, un argument souverain. Les réponses tombent, formelles, académiques.

On lui explique que des tirages qui n'ont été ni sélectionnés ni validés par leur auteur n'ont aucune valeur et ne peuvent être pris en compte pour constituer une œuvre, or ceux réalisés par Vivian Maier elle-même sont de médiocre qualité. John Maloof découvre les règles d'un jeu dont il ignore tout. La façon de faire, pragmatique, agaçante peut-être – on l'imagine agité et insistant, frappant aux portes, aux fenêtres, tirant toutes les sonnettes –, du jeune agent immobilier est loin des codes feutrés de ce milieu où il fait figure d'intrus, de perturbateur, de cousin de province aux chaussures boueuses et au costume mal coupé. Le cas Maier embarrasse. Que faire des secrets d'une disparue, ayant elle-même vécu dans la plus totale invisibilité ? Théâtre d'ombres et insaisissable royaume... Vertige.

On lui oppose un autre argument, d'ordre déontologique : que penser de la création posthume d'un corpus artistique, voire d'une œuvre, dans l'ignorance de la volonté de l'artiste ? La question mérite d'être posée. Maloof découvre un monde, des gens qui lui

font comprendre avec arrogance qu'il n'est pas des leurs et ne le sera jamais, avec ses kilos de négatifs et ses clichés pris par une bonne d'enfants anonyme.

Il se montre tenace. Vivian Maier, l'inconnue, devient la clé de voûte, la pierre angulaire de sa vie. La femme qui l'obsède. On l'ignore, on fait la moue devant l'or qu'il tient dans ses mains ? Tant pis. Il se passera des cautions et des circuits officiels. Il fait appel aux meilleurs professionnels pour réaliser des tirages de qualité et organise une exposition au Centre culturel de Chicago, en partie financée par ses ventes sur eBay. Il veut frapper fort. Il y croit. Comme un joueur, il a tout misé sur cette partie-là. La fortune sourit aux audacieux, dit-on.

Devant le phénoménal succès de l'événement, aux répercussions aussitôt planétaires, devant un engouement médiatique contagieux, il fait face et accompagne le mouvement avec ardeur. Sa chapelle de village est devenue cathédrale, basilique ! Il engage trois généalogistes, crée un site Internet, publie des livres d'art. Il remonte aux sources. Il va retrouver des témoins, d'anciens employeurs et des enfants naguère élevés par Vivian, il part sur la piste de ses séjours en France, dans le Champsaur, ce territoire des Hautes-Alpes, le berceau familial de sa mère, où il rencontre des cousins de Vivian et offre au village une série de clichés qu'elle a pris là-bas. Puis il produit un documentaire, *Finding*

*Vivian Maier*, coréalisé avec Charlie Siskel, où il se met largement en scène, racontant sa stupéfiante, son inconcevable *story* avec un enthousiasme non dénué d'un sens aigu de la communication.

Il faut aussi trier les possessions de Vivian trouvées dans les cartons ; vêtements, chaussures, chapeaux, papiers et documents divers, vieux appareils photo, caméras. Il faut aussi faire développer les photos en couleurs trente-cinq millimètres et les films de huit et seize millimètres, écouter les cassettes audio. La tâche est gigantesque. C'est entrer dans un monde foisonnant et fascinant. Un continent disparu, une Atlantide qui ressurgit. C'est aussi approcher, peu à peu, la personnalité de Vivian Maier, entrer dans une intimité qui ne peut plus rien faire savoir de ses vœux et de ses désirs. C'est aussi faire surgir des témoignages contrastés, troublants. Entrer dans une vie, c'est brasser des ténèbres, déranger des ombres, convoquer des fantômes. C'est interroger le vide et tendre l'oreille vers des échos perdus.

Le succès est là. Le monde entier s'enflamme pour cette Vivian Maier extraite du néant et pour cette incroyable histoire qu'on dirait sortie du cerveau d'un scénariste hollywoodien, souverain dispensateur de suspense, de sourires et de frissons. Sa surexposition posthume est aussi brillante que sa vie fut obscure. On découvre une œuvre pro-

fuse, stupéfiante de justesse, de force, irriguée par l'empathie envers ces vies saisies au vol. Marquée par l'audace, aussi, et par une conscience sociale aiguë.

En pleine ségrégation raciale, au cœur des années cinquante, Vivian Maier photographie les Noirs, les Hispanos. Les exclus, les marginaux, les abandonnés, les abîmés, les fracassés. Et que dire de ces innombrables autoportraits qui suffiraient à faire œuvre? Elle s'y montre dans une troublante présence-absence, en dévoilant des fragments de corps ou de visage, champ et hors-champ, décalée, décentrée, inventant une forme de désagrégation, d'effacement du sujet, comme une métaphore de sa propre existence. Une dérisoire résistance contre le néant, comme la réassurance de sa propre identité.

Reconnaissance unanime, désormais. Impossible d'ignorer Vivian Maier, on se bouscule aux expositions, on s'enthousiasme. Le petit monde autorisé de la photo, si réticent, confit dans ses dogmes, comprend qu'il a raté la première marche d'une fabuleuse aventure. Il n'entend pas rester à l'écart et saute en hâte dans le train de la gloire lancé à grande vitesse. Une telle histoire ne se reproduira pas de sitôt. On s'enflamme devant cette œuvre unique, on multiplie les analyses et les exégèses. Elle avait tout, affirme doctement Mary Ellen Mark,

photographe... Bien entendu, elle aurait eu du succès si elle avait exposé de son vivant, assure avec aplomb une autre spécialiste. Ils sont nombreux à chercher micros ou caméras pour livrer leurs savants commentaires. Bien sûr. Si. Comme tout paraît simple, maintenant.

On compare Vivian Maier à Willy Ronis, à Helen Levitt, à Diane Arbus, à Lisette Model, à Robert Doisneau, à Cartier-Bresson. À Weegee, le photographe obsessionnel des scènes de crime, des scènes policières new-yorkaises, l'homme qui vivait dans sa voiture, branché sur la fréquence radio de la police. On s'émerveille de cette photo «bougée», cette jeune femme de dos, dans la nuit, en robe de soirée claire, mousseuse, enveloppante, comme dans un rêve, un cliché à la technique alors innovante. Nous sommes aux antipodes de la photo posée, du travail en studio, de l'artifice du portrait Harcourt qui magnifie le sujet grâce à de savants éclairages et le transforme en inaccessible idole.

Chez Vivian Maier, il y a la crasse de la rue, la saleté des vêtements tachés, déchirés, il y a des chaussures trouées et des enfants qui jouent dans le caniveau. Des femmes épuisées et des hommes à terre. Et aucune tendre nostalgie à la Doisneau, avec ses gamins rêveurs sur les bancs d'école. Nous sommes dans un réel saisi de face, de front, sans embellissement aucun.

Vivian entre dans la famille des plus grands, et prend place au panthéon des photographes de rue. Comme si elle réalisait une synthèse de leurs travaux, de leurs talents, avec quelque chose d'autre, d'unique, qui n'appartient qu'à elle. En ce temps-là, ces années cinquante, soixante, ce genre photographique est un domaine pionnier ; peu de femmes se risquent à se confronter à l'espace public, vibrant d'imprévus, mais aussi de dangers. Vivian ne se pose pas cette question. Elle va au contact. Sans appréhension. La rue, elle connaît. Elle montre une société brutale, des existences âpres, malmenées, des horizons fermés, des enfances meurtries, parfois traversées par la grâce. La misère, là, celle qui dort recroquevillée sur le pavé. Dans la ville saturée de vie, de mouvement, l'humain est son territoire.

Et comme nous aimons tous les histoires, comme nous vibrons devant les énigmes, les destins brisés, le mystère Maier n'en finit pas de nous interroger. Insoluble secret d'une existence, terrifiante solitude d'une femme dont le geste photographique, le geste seul donna un sens à la vie, la sauva peut-être du désespoir. Inconcevable pour nous aujourd'hui, en ces temps où nos fragiles et exigeants ego quêtent sans fin l'approbation, l'admiration, le regard. Être vu, reconnu, aimé. Passions, désirs, profits, plaisirs, notre insatiable cavalcade avant le néant.

Quelque chose dépasse là l'entendement et paraît presque contre nature, à l'aune de notre aujourd'hui. Mais qui me parlait, un jour, de ce photographe aveugle monté à bord du Transsibérien, ne prenant que des photos de nuit, des photos d'une saisissante, d'une poignante beauté ?

La vie et l'œuvre de Vivian Maier installent un pourquoi sans fin, que nous ne pouvons que psalmodier à l'infini, en tentant d'esquisser quelques réponses.

Le mystère demeurera, car il touche au secret de l'être, à la façon, unique pour chacun, de conduire ses jours, à ses contradictions, à ses blessures. Et le mystère forge une légende, car il nous faut donner un sens à ce qui nous échappe.

Qui était donc cette femme libre, audacieuse, insatiable du spectacle de la vie et qui en fit œuvre à la fois humble et magistrale ? Une sensibilité exacerbée, une insondable solitude protégées, dissimulées derrière des façons abruptes, derrière une bizarrerie assumée et de trop larges vêtements. La force de dépasser un enfermement programmé dans une condition sociale de domestique et dans une histoire familiale emplie d'effroi.

Son regard prodigue a multiplié les miracles nés d'une exceptionnelle, d'une troublante empathie

envers l'univers des exclus, des laissés-pour-compte, de ceux qui ne possèdent rien, à peine leur propre vie. Elle leur a offert son seul bien, son trésor : le regard. Mais il est temps, maintenant, de remonter aux sources d'une vie.